Pierluigi BASSO-FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage*

Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Signata, 2017, 412 pages

Pierre Halté

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13127>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13127

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 401-403

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre Halté, « Pierluigi BASSO-FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13127> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13127>

l'histoire littéraire et de leur mise en récit. Néanmoins ces textes, expérimentaux, « ont trouvé des moyens originaux pour nouer leurs intrigues ou pour en refléter le fonctionnement » (p. 19). Aussi l'auteur propose-t-il une analyse des mécanismes tels que les jeux sur les temps verbaux ou les focalisations comme autant d'éléments qui concourent à l'élaboration d'une intrigue. Les exemples proposés mettent notamment en lumière la dimension philosophique du récit qui constitue « le seul dispositif qui permette de rendre compte des transformations qui affectent le monde et les êtres qui le peuplent, tout en reliant ce devenir à une certaine forme de persistance, qui est celle de la structure d'une œuvre capable d'éveiller la conscience du lecteur sur le passage du temps et sur ses effets » (p. 183).

L'ouvrage de Raphaël Baroni offre ainsi des outils précieux pour penser des récits intrigants qui peuvent être aussi bien des romans fleuves à la narration complexe que des *blockbusters*, d'apparence seulement standardisés (p. 137). À la suite de Christian Salmon, l'auteur reconnaît le caractère potentiellement manipulateur du *storytelling* (pp. 60-61). Aussi l'intrigue pourrait-elle être mal vue, tel un objet de manipulation séduisant auquel s'attacherait un « soupçon de commercialité » (p. 14). Néanmoins, les récits mimétiques sont susceptibles de participer d'une « sensibilité éthique » (p. 59) : en nous invitant à nous *décentrer*, ils nous permettent de « nous sentir véritablement concernés par autrui » (p. 60).

« [R]éhabiliter la lecture pour l'intrigue » (pp. 47-62) : tel est le projet que se propose de mener Raphaël Baroni. Dans cette mesure, il cherche à dépasser certaines théories binaires qui voudraient opposer une lecture dite naïve à une lecture dite intellectuelle ou « savante », en les réconciliant (pp. 47-48). Il s'agit d'accorder de l'importance aux *émotions* du lecteur en envisageant un « rapport plus passionnel aux textes » (p. 14) : la dimension perceptive est essentielle au plaisir de la lecture, mais aussi au désir d'apprendre (p. 15). L'ouvrage comporte des implications pratiques dont Jean-Louis Dufays, qui en a réalisé la préface, souligne tout l'intérêt pour l'enseignement (pp. 9-11). Aussi constitue-t-il une invitation, pour les études littéraires, à « prolonger l'expérience esthétique, d'abord vécue sur le mode d'une immersion solitaire, pour en socialiser le sens, pour réfléchir collectivement sur la valeur de l'intrigue et pour mettre en débat les passions qu'elle nous inspire » (p. 62).

Hélène Crombet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33607
helene.crombet@gmail.com

Pierluigi BASSO-FOSSALI, Marion COLAS-BLAISE, dirs, *La Notion de paradigme dans les sciences du langage*
Liège, Presses universitaires de Liège, coll. Signata, 2017, 412 pages

La notion de paradigme, un des fondements de la linguistique saussurienne qui apparaît par ailleurs dans de nombreuses disciplines scientifiques, nécessite d'être définie et pensée au vu de l'évolution des sciences du langage. L'objectif du numéro 8 de la revue *Signata*, intitulé *La Notion de paradigme dans les sciences du langage*, est de questionner cette notion et de fournir des pistes permettant de la renouveler, selon six grands thèmes, chacun étant illustré par deux articles : la vie des paradigmes, pratiques paradigmatiques, la mise en question des paradigmes, les paradigmes en discours, degrés de complexification paradigmatique, conditions de résistance d'une notion classique. Ces thèmes attestent de l'ambition de l'ouvrage : il s'agit, tout d'abord, de montrer comment la notion de paradigme permet toujours de penser certains phénomènes linguistiques et de les catégoriser ; ensuite, il s'agit d'aller à l'encontre des conceptions classiques de la relation paradigme/syntaxe, en montrant que la notion n'est pas cantonnée à la *langue* et en questionnant sa place dans les études de la *parole*. Enfin, l'ouvrage a pour ambition de remettre en question la notion même de paradigme, d'en tester les limites et la pertinence dans divers contextes épistémologiques.

De prime abord, la notion de paradigme est souvent envisagée comme une catégorie dont les éléments peuvent permuter les uns avec les autres, à n'importe quel point de la chaîne syntaxique. À ce titre, elle rejoint la conception que Ferdinand de Saussure a de la « langue » comme un ensemble de potentialités catégorielles, réalisables et mutuellement exclusives dans la « parole » – qui, elle, concernerait plutôt l'ordre syntagmatique. Certaines catégories linguistiques, qu'elles soient syntaxiques, lexicales ou même d'ordre rhétorique, ne peuvent pas être appréhendées sans la notion de paradigme. Quelques auteurs choisissent de consacrer leur article à une nouvelle problématisation de divers faits de langue à l'aide de la notion de paradigme. Mathieu Goux (pp. 21-36) aborde par exemple la catégorie de l'article défini, dont il fait l'histoire tout en révélant les problématiques sous-jacentes à la création et à la naissance d'un nouveau paradigme en français. Elles sont nombreuses et entrelacées : l'héritage latin, d'une part, conduit les grammairiens du *xviii^e* siècle sur des pistes morphologiques variées, et, d'autre part, son poids est tel que les chercheurs n'osent pas, pendant longtemps, remettre en question ses fondements. Dans l'article suivant, Jean-François Sablayrolles (pp. 37-50)

s'attache à envisager la créativité lexicale sous l'angle paradigmatique et dresse une typologie des différents néologismes. Il conclut en défendant une vision du néologisme comme n'étant pas prototypique, c'est-à-dire ne créant pas un autre paradigme, mais créant du nouveau au sein d'un paradigme déjà existant. À ce titre, il est nécessaire de faire des hypothèses d'ordre paradigmatique sur ce qui permet la constitution de néologismes, et de tenir compte des usages et des connaissances métalinguistiques, en synchronie, des locuteurs les employant. Catherine Fuchs (pp. 51-64) traite quant à elle des types de comparaison, dont elle définit les possibilités et les impossibilités, en fonction notamment de la relation des termes de la comparaison aux paradigmes dont ils sont issus. Nathalie Rossi-Gensane (pp. 65-99) traite, d'un point de vue purement syntaxique, de la coordination et de l'apposition sous l'angle de relations d'équivalence et d'entassement ; elle remet en question la notion même de coordination. Enfin, Danielle Leeman (pp. 101-128) travaille sur quelques enchaînements de type « Préposition + nom », dont elle fournit des exemples attestés pour prouver que leur dimension paradigmatique est déterminée par des critères socio-linguistiques et non purement sémantiques ou syntaxiques.

D'autres auteurs essaient de réconcilier la notion de paradigme avec celle de la parole saussurienne. Il s'agit pour eux de montrer que la dimension paradigmatique ne relève pas que de la langue ou d'un réservoir virtuel de potentialités, mais qu'elle est aussi repérable au niveau de la parole actualisée, réalisée. Ainsi, Véronique Traverso (pp. 129-144) propose un repérage des paradigmes dans la temporalité de l'interaction, s'intéressant par exemple aux séries de productions linguistiques lors de la recherche de mots. Elle conclut néanmoins en relativisant la possibilité de concilier la linguistique interactionnelle et la notion de paradigme, tant cette dernière est habituellement conçue *in absentia*, là où la linguistique interactionnelle s'intéresse à la parole *in praesentia*. Partant d'une réflexion sur la cohésion de la répétition rythmique en discours, Emmanuelle Prak-Derrington (pp. 145-174) propose, après une typologie des différentes répétitions, un nouveau point de vue sur le rapport entre syntagme et paradigme. En effet, la simple répétition du signifiant d'un syntagme, dans sa matérialité sonore, suffit à n'importe quel locuteur, indépendamment des aspects sémantiques de ce qui est dit, pour identifier les éléments susceptibles de se combiner avec celui qui est répété. Autrement dit, la répétition crée des paradigmes. La contribution d'Alain Rabatel (pp. 175-204) permet elle aussi de concevoir

un paradigme intégré au discours, plus précisément au texte. La notion lui semble dangereusement affranchie de toute considération pragmatique ou énonciative, ce qu'il dénonce en démontrant qu'en discours, la substituable d'un terme à un autre (cette opération étant au fondement de la notion de paradigme) se calcule en fonction de paramètres discursifs présents au moment de l'énonciation (donc définis par le texte dans le cas de discours écrits), et pas de façon absolue. Il propose une autre façon de voir le paradigme, au-delà des conceptions habituelles reposant sur des critères morphologiques ou une opposition local/global : la notion ne s'oppose pas au syntagme mais entre dans une dualité avec lui. Chaque texte paramètre des paradigmes spécifiques selon des critères énonciatifs, reposant sur un système de points de vue qu'Alain Rabatel décrit à la fin de son article.

Enfin, certains articles questionnent directement la notion, à la fois pour en montrer les limites et le réinventer. Sémir Badir et Lorenzo Cigana (pp. 247-267) reviennent sur le concept tel qu'il apparaît chez Louis Hjelmslev (qui développe, autour de la question du paradigme, une véritable sémiotique des valeurs), et sur son exploitation postérieure par Algirdas Julien Greimas. Les chercheurs montrent la nécessité de revenir à cette perspective hjelmslevienne, qui a été affaiblie par les besoins de la linguistique structurale, mais qui est redevenue pertinente dans l'état actuel des disciplines des sciences du langage. Marion Colas-Blaise (pp. 221-246) propose une modélisation concurrente, ou parallèle, à celles existantes, qu'elle décrit du point de vue morphologique, puis de l'opposition texte/discours, et enfin de l'énonciation. Elle élabore un rapprochement entre le paradigme et les processus de reformulation, dans une conception dynamiciste qu'elle théorise selon quatre régimes tirés de la sémiotique tensile. Elle conclut en évoquant les possibilités d'appliquer la notion de paradigme au sujet du langage visuel. Jacques Fontanille (pp. 205-220) envisage le paradigme comme une compétition entre des manifestations potentielles, organisées à différents niveaux de la sémiologie selon les objets signifiants : langue, texte, discours, forme de vie... Il permet ainsi de concevoir le paradigme non pas comme un réservoir figé d'éléments, toujours les mêmes, potentiellement réalisables, mais plutôt comme des entités ayant une histoire, des usages, ce qui détermine la disponibilité des éléments qu'elles contiennent. La manifestation de ces éléments se fait selon ces déterminismes et relève d'une forme de compétition entre eux. Pierluigi Basso-Fossali (pp. 269-312) propose enfin, tout comme Alain Rabatel, d'aller

au-delà de la simple opposition entre paradigme et syntagme. Il dresse une cartographie du paradigme, des processus sémiotiques qui y sont à l'œuvre, et modélise un fonctionnement du langage où la syntaxe devient un point de contact entre des paradigmes compatibles. Cette compatibilité est déterminée par les caractéristiques sémiotiques de chacun : densité, intensité/extensité, appropriation/compétition, etc. Notons enfin que deux articles passionnants paraissent sous forme de *varia*, le premier, par Adrien Mathy (pp. 313-340), consacré à une modélisation ambitieuse de la subjectivité en discours, et le second, par Lisa Kurts-Wöste (pp. 341-370), consacré à une approche trans-sémiotique de la musique.

Cet ouvrage apporte une pierre importante à l'édifice des sciences du langage, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il réunit et fait dialoguer avec succès des auteurs issus de domaines théoriques différents : sémiotique, syntaxe, linguistique interactionnelle, énonciation, sociolinguistique, histoire de la langue... Ce large panel de spécialistes montre à lui seul à quel point il était nécessaire de s'intéresser à nouveau à la notion de paradigme, tant cette dernière traverse toutes les sous-disciplines des sciences du langage. Ensuite, si l'on peut regretter quelques redondances, la plupart des auteurs attachant une partie de leur travail à revenir, parfois brièvement, parfois moins, sur l'histoire de la notion de paradigme, chaque contribution apporte néanmoins une vision unique et renouvelée de la notion. L'ouvrage est d'une grande richesse, en termes d'objets d'étude comme d'appareillages théoriques, sans pour autant que le lecteur en ressente une impression d'éclatement ; au contraire, chaque approche éclaire d'une lumière différente le concept de paradigme, dont le cœur apparaît plutôt stable, et le contour mouvant. Enfin, et c'est sa qualité majeure, l'ouvrage propose une véritable reconfiguration de la notion de paradigme et de son articulation avec le syntagme. La pertinence d'une opposition paradigme/syntagme en sort fortement contestée, de même que l'association systématique du paradigme à la langue, à une forme de réservoir de potentialités actualisables. Il n'est pas question de rejeter entièrement cette vision, qui permet de bâtir des catégories linguistiques utiles, mais plutôt de la reconfigurer. Le lecteur est convaincu de la nécessité de pouvoir penser ensemble le paradigme et le discours, ce qui constitue une avancée incontestable dans le champ des sciences du langage.

Pierre Halté

Icar, CNRS/université Lyon 2/ENS Lyon
Pierre.halte@ens-lyon.fr

PIERRE CAUSSAT, textes réunis et proposés par Driss ABLALI, Variations philosophiques et sémiotiques autour du langage. Humboldt, Saussure, Bakhtine, Jakobson, Ricoeur et quelques autres

Louvain-la-Neuve, Academia/Éd. L'Harmattan, coll. Sciences du langage, carrefours et points de vue, 2016, 464 pages

Cet ouvrage est important dans le sens où il offre à la communauté des chercheurs, tant en linguistique qu'en philosophie, une archive inédite car difficile d'accès rassemblant les textes de Pierre Caussat des années 1970 à nos jours. L'auteur, traducteur et tout particulièrement de Wilhelm von Humboldt (notamment : Pierre Caussat, éd et trad., *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, Paris, Éd. Le Seuil, 1974) et assistant de Paul Ricoeur, livre ici des sources précieuses. Au terme de plusieurs années de travail pour rassembler et numériser ce fonds, les articles sélectionnés par Driss Ablali en accord avec l'auteur, s'organisent autour du langage et de la langue. C'est dire si l'œuvre comparatiste de Wilhelm von Humboldt y est prégnante. L'ouvrage se divise en deux parties.

La première, « Langue, idiomes, nations, référence », constituée de 12 chapitres, met le langage au premier plan et avec lui d'emblée, il rédime les études linguistiques autour de la lancinante question de l'origine. En s'appuyant tant sur Nicolas de Cues que sur Wilhelm von Humboldt, il redonne corps et vie à l'article 2 des statuts de 1866 de la Société linguistique de Paris : « La société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage soit la création d'une langue universelle » (note p. 16). Les portes du jardin d'Eden ainsi verrouillées, les études proprement linguistiques peuvent commencer et Pierre Caussat de conclure « L'origine n'est pas en arrière, mais ici et maintenant, dans la langue que je fais parler » (p. 33). Le ton est maintenant donné. Tirant les conséquences d'une approche des langues dans leur pluralité, le chapitre suivant réveille tant le philosophe que le linguiste de leurs rêveries d'un langage désincarné. La langue n'est plus un objet que l'on peut poser devant soi, mais une chair dont Humboldt a fait valoir la singularité extrême, exemplaire de toutes les autres singularités au niveau d'une nation comme au niveau individuel. C'est essentiellement aux écrits de Ferdinand de Saussure – aux notes manuscrites laissées plutôt qu'au cours interprété par Charles Bally et Albert Sechehaye – que se consacrent les chapitres 3 (pp. 51-86) et 4 (pp. 87-106). Le premier fait état des tentatives des néo-grammariens de forger des lois du changement phonétique et de la réponse radicale de Ferdinand de Saussure en termes de dualité langue/parole et synchronie/diachronie.